

Ils lui donnèrent des soins, la ranimèrent, la transportèrent au château.

À sa mère qui l'embrassait en sanglotant, qui la questionnait, Simone, les prunelles hagardes, répondit :

—La foudre est tombée sur moi !

VI

Depuis ce jour, Simone reste comme frappée de stupeur.

C'est en vain que sa mère la questionne, elle se renferme dans un silence farouche.

Elle refuse de recevoir le médecin que Mme de Beauchamp a appelé.

À sa mère qui la supplie de parler, de lui dire ce qu'elle ressent, elle répond :

—J'ai eu peur, sottement peur... Je me suis crue morte... C'est passé maintenant... Ne me parle plus de cela, mère, j'ai honte... honte de ma lâcheté...

Simone cache son visage dans ses mains brûlantes de fièvre.

Les jours, les semaines, les mois se passent ainsi tristes et navrés.

Chaque journée apporte de mauvaises nouvelles : Metz a été livrée par le traître Bazaine ; l'armée, qu'il a trompée, vendue, a été emmenée prisonnière en Allemagne.

Un jour, un seul jour, l'espérance a lui : le général d'Aurelle de Paladines a vaincu les Allemands à Coulmiers, leur a repris Orléans.

Chassera-t-il les Prussiens de France comme jadis Jeanne d'Arc chassa les Anglais ?

Gambetta adressait cette proclamation enthousiasme à nos soldats :

Tours, 13 novembre 1870.

« Soldats de l'armée de la Loire !

« Votre courage et vos efforts nous ont enfin ramené la victoire, depuis trois mois déshabituée de nos drapeaux ; la France en deuil vous doit sa première consolation, son premier rayon d'espérance.

« Je suis heureux de vous apporter, avec l'expression et la reconnaissance publique, les éloges et les récompenses que le gouvernement décerne à vos succès. Sous la main de chefs vigilants, fidèles, dignes de vous, vous avez trouvé la discipline et la force ; vous nous avez rendu Orléans, enlevé avec l'entrain de vieilles troupes depuis longtemps accoutumées à vaincre.

« À la dernière et cruelle injure de la mauvaise fortune, vous avez montré que la France, loin d'être abattue par tant de revers inouïs jusqu'à présent dans l'histoire, entendait répondre par une générale et vigoureuse offensive.

« Avant-garde du pays tout entier, vous êtes aujourd'hui sur le chemin de Paris ; n'oublions jamais que Paris nous attend et qu'il y va de votre honneur de l'arracher aux étreintes des barbares qui le menacent du pillage et de l'incendie.

« Redoublez donc de confiance et d'ardeur ; vous connaissez maintenant nos ennemis ; jusqu'ici leur supériorité n'a tenu qu'au nombre de leurs canons ; comme soldats, ils ne vous égalent ni en courage ni en dévouement ; retrouvez cet élan, cette *furie française* qui ont fait notre gloire dans le monde et qui doivent, aujourd'hui, nous aider à sauver la patrie.

« Avec des soldats tels que vous, la République sortira triomphante des épreuves qu'elle traverse, car après avoir organisé la défense, elle est en mesure, à présent, d'assurer la revanche nationale.

« Vive la France ! Vive la République, une et indivisible !

« LÉON GAMBETTA. »

La France se crut sauvée ! L'armée de la Loire allait donner la main à Paris assiégé.

Hélas ! quelques jours après, les Allemands recevaient des renforts considérables, écrasaient nos troupes et occupaient de nouveau Orléans ; la jonction à opérer devenait impossible.

Nos forteresses tombaient l'une après l'autre au pouvoir de l'ennemi, qui lançait toutes ses forces sur Paris s'entêtant à combattre malgré ses chefs.

Le bombardement, commencé le 5 janvier 1871, ne put faire fléchir le courage de l'héroïne citée.

Elle voulait espérer, espérer quand même ; elle força ses chefs hésitants à la mener au combat.

Une sortie fut décidée. Elle eut lieu le 19. Nos troupes enlevèrent d'abord les positions allemandes ; mais, dans l'après-midi, elles

durent battre en retraite sous la pluie d'obus de l'artillerie prussienne.

C'était la fin ! Désespéré, furieux contre les chefs qui l'avaient amené à la nécessité d'une capitulation. Paris épuisé, secoué par les convulsions de l'agonie, Paris succombe et avec lui la France entière.

Les cinq mois de ce siège terrible, Fanchon les avait passés auprès du docteur Delort, dont la maison fut transformée par ses soins en ambulance.

Fanchon dirigeait les infirmières, nobles femmes qui ne reculèrent devant aucune fatigue pour soigner nos blessés, auxquelles la vue horrible du sang, les plaies béantes n'inspiraient qu'une pensée : celle d'un devoir à remplir ; c'était le sang de la France qui coulait, il fallait l'étancher.

Fanchon savait que Jacques et Georget vivaient. La lettre de Mme de Beauchamp lui était parvenue. Mais cette lettre remontait au mois de septembre !

Quels événements s'étaient passés depuis lors ?

Quels dangers n'avaient pas couru ceux qu'elle aimait ?

Avait-ils échappé de nouveau à ces combats, à ces massacres dont le récit la faisait frémir !

Une consolation, une joie lui faisait supporter, sans y succomber, la fatigue et les inquiétudes ; sa mère Catherine était auprès d'elle !

Elle était bien triste, bien préoccupée, la pauvre femme, mais cette tristesse, cette préoccupation s'expliquaient ; elle n'était arrivée de ses montagnes que pour voir et souffrir les horreurs d'un long siège.

—Ces misères auront une fin, se disait Fanchon, et alors ma mère redeviendra alerte et gaie.

La paix fut signée, les communications rétablies avec la province ; M. Delort reçut une lettre de Mme de Beauchamp l'invitant chaleureusement à venir quelque temps auprès d'elle avec Fanchon. Jacques et Georget avaient écrit, elle leur montrerait leur lettre !

—Pour vous obliger à accourir, ajoutait-elle, je ne vous dirai que ceci : Jacques et Georget seront bientôt ici... .

Fanchon avait grande hâte de partir, de revoir Jacques.

M. Delort hâta les préparatifs du départ. La mère Catherine refusa de les suivre, malgré leurs prières.

—Non, dit-elle, je garderai la maison, docteur. Tout est à remettre en ordre ici ; ce sera pour moi une distraction que de m'en occuper.

Il fallut en passer par où elle voulait.

M. Delort et Fanchon quittèrent Paris dans les premiers jours de mars.

Le voyage fut triste ; partout le spectacle affreux de la guerre : maisons en ruines, plaines en friche au-dessus desquelles tournoyaient en croassant des vols de corbeaux.

Et, de toutes parts, les Prussiens vainqueurs !

Autour de Metz, ils étaient plus nombreux encore, plus insolents ; ils manifestaient par leurs allures, leurs cris, leurs exigences, que cette terre de Lorraine, la patrie de Fabert, — dont la statue se dresse sur une des places de Metz, — cette Lorraine, ils l'arrachaient à la France, en faisant une terre allemande !

Leur cœur fut serré de douleur ; M. Delort se sentit envahi par une tristesse qu'il n'avait plus la force de cacher à Fanchon.

Il prononçait à peine quelques mots de temps à autre, et d'un ton si accablé, si sourd, que les yeux de la jeune fille s'emplissaient de larmes.

Cette tristesse ne se dissipa à Beauchamp que pendant quelques jours ; le bonheur de se revoir, l'espoir d'être tous réunis bientôt ramena un instant la sérénité sur les visages.

Mais la pâleur de Simone, sa taciturnité profonde, elle autrefois si riieuse et si gaie, assombrirent de nouveau les fronts.

À toutes les questions qu'on lui adressait, elle répondait :

—Cette guerre malheureuse a brisé mon cœur ; je n'ai plus envie de vivre.

M. Delort conseillait en vain les distractions, les promenades.

—Elles me sont devenues odieuses, répondait-elle.

Et d'un ton farouche :

—Quand les Prussiens seront partis, auront quitté ce pays, nous verrons cela, mon bon docteur.

On ne put vaincre sa résolution de vivre enfermée, presque toujours seule, dans sa chambre.

La vue de Fanchon même semblait lui être pénible. Plusieurs fois, Simone se jeta dans les bras de son amie en sanglotant, puis elle s'arrachait à l'étreinte de Fanchon, courait se cloîtrer chez elle et demeurait invisible pendant tout le jour.

Un nouveau sujet de douleur accabla la famille de Beauchamp et leurs amis.

Jacques écrivit à sa mère que jamais il ne remettrait les pieds à Beauchamp, devenu territoire allemand.

Il était en Suisse où l'avait emporté la défaite de l'armée de Bourbaki, dont il faisait partie.